

Pour les deux chanteuses, les compositions juives d'Europe de l'Est, avec leurs modes harmoniques et leurs ralentis «sublimes», restent vivantes et indémodables.

«Cette musique parle toute seule»

Difficile de croire qu'elles ne se connaissent pas avant que *Libération* les réunisse. Nous avons demandé à Talila et Catherine Lara de croiser leurs passions pour la musique klezmer et le yiddish.

Catherine Lara : Le yiddish, c'est d'abord un langage, un métissage, c'est ce qui m'intéressait, mélanger tous ces modes mineurs empreints de rires et de pleurs. N'oubliez pas que je suis d'abord violoniste, et le violon, c'est le symbole de la musique yiddish. Je ne suis pas juive, mais me sens proche de ce peuple.

Talila : C'est vrai, cette musique parle toute seule. Paradoxe : chantant en yiddish, j'ai rarement été accompagnée au violon, sauf à mes débuts.

C.L. : Je vous accompagne quand vous voulez...

T. : J'adorerais... Je trouve courageux, en tout cas, que vous ayez choisi cet environnement-là pour vos chansons. Car la musique dite klezmer, d'Europe de l'Est, est à la fois très à la mode et pas du tout : on en entend très peu à la radio.

C.L. : Elle me permet de faire le lien entre mon passé dans la musique classique et mon goût pour les musiques du monde. Je me retrouve toujours attirée par l'Europe de l'Est.

T. : Beaucoup pensent que cette musique n'est que nostalgique. En fait, elle est incroyablement diverse, elle a emprunté à tous les pays où elle a circulé. C'est le fameux «*bortsch*» dont parlait Leonard Bernstein.

C.L. : Quand on écoute le *Concerto pour violon* de

Mendelssohn, le thème en est yiddish, je suis sûre qu'il s'en est inspiré. La musique, aujourd'hui, est très nettoyée. J'aime les bavures, et la musique klezmer est une musique d'instinct, d'exil...

T. : Moi, je reste attachée à la langue yiddish et aux mélodies : c'est la seule authenticité que je revendique. Par contre, les arrangements s'éloignent souvent de ce à quoi on pourrait s'attendre. Notre souci, avec Teddy Lasry, c'est de faire vivre ces chansons qui traversent le temps avec ce que nous sommes aujourd'hui. Je ne m'autorise que maintenant à introduire dans un album yiddish des chansons en français. Cela doit beaucoup à Jean Rouaud.

C.L. : Je voudrais essayer de populariser cette musique. Avec Cyrille Lehn, qui a fait les arrangements, et Richard Schmucler, leader du Sirba Octet – qui compte des solistes virtuoses –, on va réorchestrer d'autres chansons.

T. : C'est bien de sortir cette musique de son carcan folklorique et communautaire.

C.L. : Oui, on croit que c'est tzigane mais pas du tout ! Je ne voulais surtout pas sombrer dans «une soirée chez Raspoutine» ! C'est limite classique, les modes harmoniques sont sublimes !

T. : Et les ralentis aussi...
C.L. : Ah, les ralentis... Le bonheur des silences ! Il y a une sorte de respect mutuel que j'avais oublié. Aujourd'hui, tout est si linéaire. Il y a aussi des nuances de tempo, une chaleur. Ce ne

sont pas des accords qui heurtent.

T. : On pense souvent que la musique yiddish est ringarde et que le yiddish est une langue de vieux ! Mais une musique vivante à ce point ne peut pas disparaître ainsi ! Elle est indémodable, parce qu'elle n'est jamais à la mode. Il y a des recueils de partitions entiers inexploités. Ce qui est formidable, c'est de les arranger autrement.

C.L. : Mais c'est important de garder les instruments. Le cymbalum notamment, j'adore ça.

T. : C'est un instrument de musique tzigane hongroise. Les deux instruments du yiddish sont la clarinette et le violon. J'aimerais surtout qu'on passe de la musique yiddish en dehors des émissions consacrées à la Shoah ou à la dernière guerre. Qu'il y ait moins d'a priori.

C.L. : C'est apaisant pour moi d'avoir fait ce disque. Je voyage, je cherche mon univers, et je l'ai trouvé. J'ai d'autres racines. Je retrouve le bonheur que j'avais avec mon orchestre de chambre.

T. : Comme je ne veux pas traduire mes chansons, pour amener dans mon monde les gens qui ne comprennent pas le yiddish, j'ai eu envie de parler de ma génération, du poids que cela représente d'être née dans une famille où tout le monde est mort en Pologne. Sur scène, je raconte la vie des juifs ashkénazes dans le Paris de l'après-Guerre, mon milieu. Je m'acharne à chanter cette musique car elle fait partie de ma dette. C'est mon lien avec ce qui n'est plus.

Recueilli par A.S.

Le romancier signe des textes pour Talila.

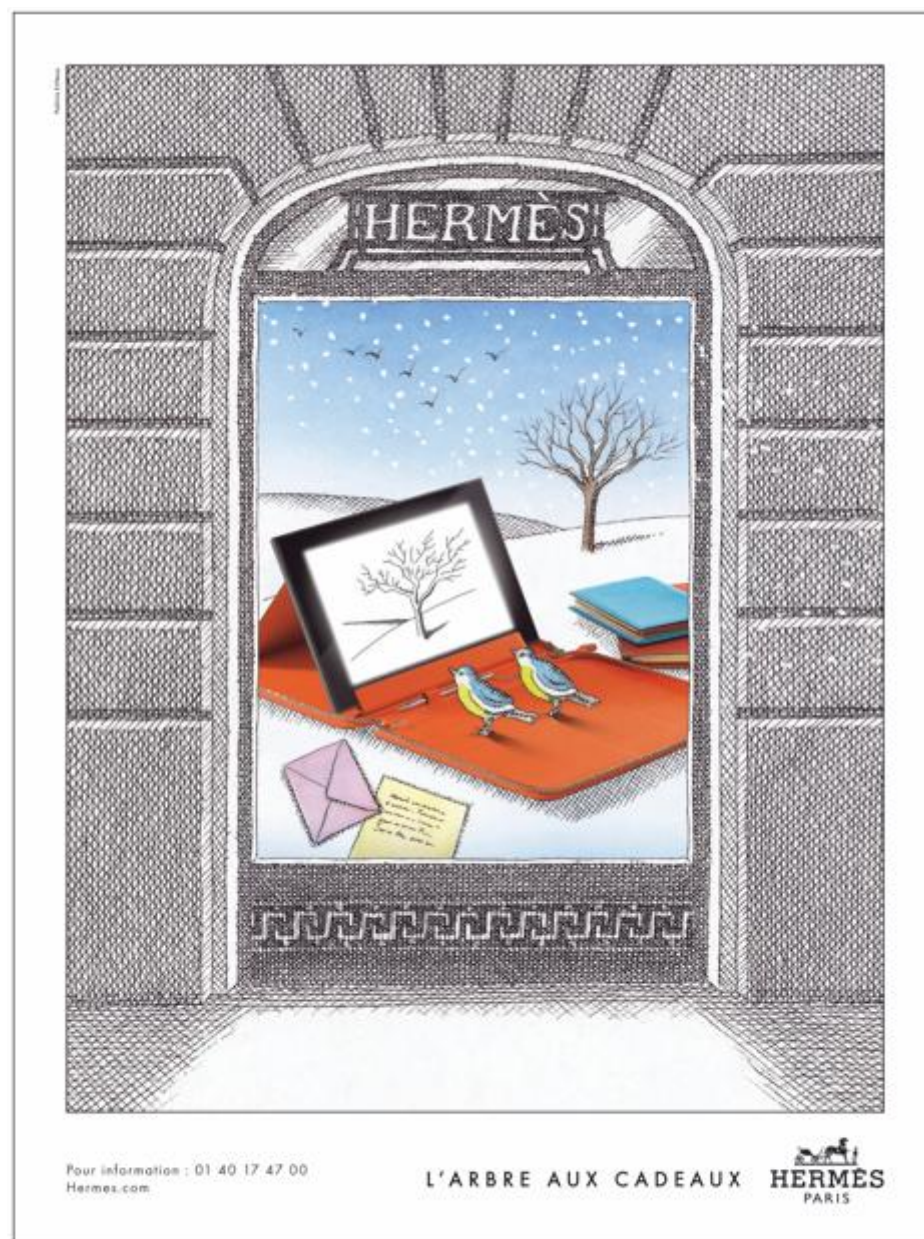
Jean Rouaud en parolier

La première fois que nous les avons vus ensemble, c'était à une lecture croisée dans une librairie de la rue de Dunkerque, à Paris. Talila lisait ses petits textes sur son enfance de fille d'émigrés juifs polonais, et Jean Rouaud s'est mis à pleurer. Lui qui a si magnifiquement conté la tragédie et le bonheur de l'enfance (jusqu'à recevoir le Goncourt pour son roman *les Champs d'honneur* en 1990) ne pouvait qu'être sensible aux maux du souvenir. C'est donc tout naturellement qu'il a eu envie d'écrire pour elle. «*J'adore cette idée-là, que le cheminement de ma vie m'ait amené, moi qui viens d'un milieu catholique traditionnel, à écrire une chanson comme le Temps des bonheurs*», dit-il.

«*J'ai un lien avec le yiddish tout de même. J'avais un grand-père tailleur et, dans son atelier, il ne travaillait qu'avec des juifs polonais, qui ne parlaient que cette langue.*» Au début des années 2000, l'ex-kiosquier devenu romancier écrivait déjà des chansons. Pour Universal, avec Marie Nimier. «*Je suis de la génération qui a appris la guitare avec trois accords et fait des chansons comme ça. Quand l'occasion s'est présentée, trente ans plus tard, cela a été comme une réparation de ce que je n'ai pu faire dans ma jeunesse.*»

Un parcours musical qu'évoque son dernier roman, *Une façon de chanter* (Gallimard, 2012). «*Le Temps des bonheurs, c'est ce qu'on appelle "une raconte", explique l'écrivain. On est dans l'évolution historique, et le refrain amène l'éternel retour. Avant, c'était le temps des bonheurs ; pendant, le temps des peurs ; après, le temps des pleurs.*»

A.S.



Talila (manteau) et Catherine Lara (lunettes), fin novembre à Paris.